

# NOVALIS

Lettre bimestrielle n°57 – juin-juillet 2015

---

Documents biographiques  
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

---

## DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

### Maurice Pujo

**A** vingt ans, je traduisais Novalis<sup>1</sup>. De ce chaudron des sorcières qu'était le Moi et d'où d'autres faisaient sortir des crapauds et des serpents, il tirait, lui, les fleurs bleues de la poésie. Le monde dont l'existence n'était admise que comme une matière amorphe était comme une grande ville morte : c'est l'homme qui lui apportait la vivification (*Belebung*) et l'animation (*Beseelung*) la vie et l'âme. « L'homme est le prêtre qui fait communier tous les objets terrestres au pain et au vin de la vie éternelle ». C'était le retour aux temps orphiques où la puissance de la lyre et de la voix attendrissait les bêtes féroces et mouvait les pierres pour construire des cités.

Je ne me défends pas d'avoir gardé quelque sympathie pour ces rêveries et pour tout ce qu'elles signifiaient de jeunesse et de foi dans le cœur humain. Mais, chez moi, cette extrémité même de l'idéalisme en annonçait la fin. Le « règne de la grâce » (j'avais emprunté cette formule, donnée pour titre à mon premier livre<sup>2</sup>, à un autre écrivain allemand, Schiller) pouvait convenir à une certaine conception de l'art : il n'orientait que de loin la morale et la politique. Il y avait déjà, dans notre génération, quelque chose qui appelait l'équilibre et la terre *ferme*. N'est-ce pas ce qu'avait cherché Barrès ? Ne l'avait-il pas cherché par les mêmes voies et n'est-ce pas au fond de son Moi qu'il avait retrouvé sa Lorraine, la France, la terre et les morts ? Mais Barrès ne devait jamais rompre le cordon ombilical qui le liait à l'individualisme.

L'affaire Dreyfus allait nous forcer à choisir...

---

<sup>1</sup> On trouvera les traductions de Maurice Pujo dans les anciens numéros de la *Lettre Novalis* : les *Chants spirituels*, dans les numéros 49 à 51, et trois *Hymnes à la Nuit*, dans le numéro 53. Ces traductions avaient paru la première fois dans la *Revue jeune (L'Art et la Vie)*, à partir de 1893). Maurice Pujo, né en 1872, est plus connu comme journaliste et polémiste, fondateur de l'Action française et des Camelots du Roi, collaborateur de Charles Maurras, y compris à Lyon durant l'Occupation – il partagera également ses prisons jusqu'en octobre 1947. Maurice Pujo est mort en 1955.

<sup>2</sup> *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.

## THOMAS CARLYLE &amp; NOVALIS

Dans ces étranges descriptions orientales, le lecteur judicieux soupçonnera qu'il peut y avoir plus de sens que l'oreille n'en perçoit. Mais quel est ce Maître à Saïs ; si c'est l'Intelligence Humaine personnifiée ; et quel cet Enfant, au brillant visage et aux boucles d'or (la Raison, la Foi Religieuse ?), qui devait « revenir » pour clore ces leçons ; et quel, cet Homme maladroit et infatigable (l'Entendement ?), qui « ne savait de la sorte que tout briser », c'est ce que nous n'avons point de données pour préciser et n'entreprendrons point de conjecturer avec quelque certitude. Nous ajoutons ci-dessous un passage extrait du second chapitre, ou section, intitulé « *Nature* », qui, si possible, est d'un caractère encore plus surprenant que le premier. Après avoir discouru quelque temps sur les idées premières que l'Homme semble avoir formées touchant l'Univers extérieur, ou « les multiples Objets de ses Sens », et expliqué comment, dans ces temps, son esprit avait une unité particulière, et s'était seulement par la Pratique divisé en facultés séparées, de même que par la Pratique il peut s'y diviser davantage encore, « notre Disciple » se met en devoir de décrire les conditions requises chez un investigateur de la Nature, observant, comme conclusion, en ce qui concerne celui-ci :...

Nul, à coup sûr, ne s'écarte davantage du but que celui qui s'imagine comprendre déjà ce merveilleux Royaume, et pouvoir, en quelques mots, pénétrer sa constitution, et partout trouver le bon chemin. A nul, qui a rompu tout rapport, et fait de lui-même une île, une connaissance approfondie ne se présentera spontanément, ni même sans un effort pénible. Aux enfants seuls, ou aux hommes restés enfants, qui ne savent ce qu'ils font, ceci peut arriver. Longs, infatigables rapports, libre et sage Contemplation, attention donnée aux signes et indices fugitifs ; vie antérieure de poète, sens exercés, simple et fervent esprit : telles sont les essentielles conditions requises d'un véritable Ami de la Nature ; sans elles, nul ne peut comprendre son vœu. Il ne semble point sage d'essayer de concevoir et de comprendre un monde Humain sans une pleine et parfaite Humanité. Aucun talent ne doit dormir ; et si tous ne sont pas également actifs, tous doivent être alertes, et non pas opprimés et énervés. De même que nous voyons un Peintre futur dans l'enfant qui couvre toutes les murailles d'ébauches et met toutes sortes de couleurs sur les figures ; de même nous voyons un Philosophe futur dans celui qui observe et interroge sans cesse toutes les choses naturelles, fait attention à tout, rassemble tout ce qui est indispensable, et se réjouit lorsqu'il est devenu maître et possesseur d'un nouveau phénomène, d'un nouveau pouvoir et d'une nouvelle chose de science.

Maintenant, il apparaît à Certains qu'il ne vaut pas du tout la peine de suivre jusqu'au bout les infinies divisions de la Nature ; et que c'est d'ailleurs une entreprise dangereuse, sans fruit et sans issue. De même que nous ne pouvons jamais atteindre, disent-ils, le grain absolument le plus petit des corps

matériels, jamais trouver leurs plus simples cellules, puisque, dans un sens ou dans l'autre, toute grandeur se perd dans l'infini ; de même en est-il pour les espèces des corps et des forces ; ici encore, on arrive à de nouvelles espèces, de nouvelles apparences, tout aussi indéfiniment. Celles-ci semblent seulement s'arrêter, disent-ils, lorsque notre diligence se lasse ; et c'est donc dépenser un temps précieux à d'oiseuses contemplations et d'ennuyeuses énumérations, – et cela devient à la fin un véritable délire, un réel vertige penché sur l'horrible Profondeur. Car la Nature aussi reste, si loin que nous y ayons encore pénétré, toujours une effroyable Machine : partout une monstrueuse révolution, d'inexplicables tourbillons de mouvement ; un royaume de Dévoration, de la plus folle tyrannie ; une lugubre Immensité : quelques rares points lumineux ne font que découvrir une Nuit d'autant plus effrayante, et des terreurs de toutes sortes doivent paralyser tout observateur. Comme un sauveur, la Mort se tient auprès de l'infortunée race humaine ; car, sans la Mort, le plus fou serait le plus heureux. Et précisément cet effort pour sonder ce gigantesque Mécanisme est déjà un coup de filet vers l'Abîme, un vertige commençant : car chaque excitation est un tourbillon croissant, qui bientôt s'empare complètement de sa victime, et l'emporte avec soi dans la terrible Nuit. Là gît, disent ces affligés, le piège subtil tendu à l'entendement humain, que la Nature cherche partout à annihiler comme son plus grand ennemi. Salut à cette ignorance et à cette innocence enfantines des hommes, qui les laissaient aveugles aux horribles périls qui partout, comme d'affreux nuages pleins de foudre, environnaient leur paisible demeure, et à tout moment étaient sur le point de fondre sur eux. Seule une désunion intime parmi les forces de la Nature a jusqu'ici préservé les hommes. Cependant, cette grande époque ne peut manquer d'arriver, où la famille humaine tout entière, par une grande et universelle Résolution, s'arrachera à cette triste condition, à cet effrayant emprisonnement, et, par une volontaire abdication de sa demeure terrestre, rachètera sa race de cette angoisse, et cherchera un refuge dans un monde plus heureux, auprès de son antique Père<sup>3</sup>. Ainsi pourrait-elle finir dignement, et prévenir une nécessaire, violente destruction ; ou une dégénérescence encore plus horrible jusqu'au rang des Bêtes, par graduelle dissolution de ses organes pensants, dans l'Insanité. Des communications avec les puissances de la Nature, avec les animaux, les plantes, les roches, les tempêtes et les ondes, doivent nécessairement assimiler les hommes à ces objets ; et cette Assimilation, cette Métamorphose, cette dissolution du Divin et de l'Humain en d'ingouvernables Forces, est précisément l'Esprit de la Nature, cette puissance effroyablement dévoratrice : et tout ce que nous voyons en ce moment même n'est-il pas une proie conquise sur le Ciel, une grande Ruine d'anciennes Gloires, les Restes d'un terrible Repas ?

Soit ! s'écrie une catégorie de gens plus courageux ; que notre espèce soutienne donc contre cette Nature une guerre à mort, opiniâtre, bien menée. Par de lents poisons nous devons nous efforcer de la dompter. L'Investigateur de la Nature est un noble héros, qui se précipite dans l'abîme béant pour la délivrance de ses semblables. D'habiles hommes lui ont déjà joué plus d'un tour : continuez seulement de cette manière, emparez-vous des fils secrets, et

---

<sup>3</sup> On reconnaît ici, dans ces vues sur l'impossibilité de la Science, un avant-goût de certaines idées, ou boutades, de Schopenhauer : La vie n'a pas de sens. Extinction volontaire de la race humaine. A noter aussi, ici et plus bas, un sens attristé de l'Hindouisme.

faites-les jouer les uns contre les autres. Profitez de ces discordes, de façon à pouvoir finalement la conduire à votre gré, tel ce Dogue qui vomit la flamme<sup>4</sup>. Elle doit vous devenir obéissante. Patience et Foi conviennent aux enfants des hommes. Des Frères lointains s'unissent à nous pour un unique objet ; la roue des Étoiles doit devenir la roue qui fait s'épandre la fontaine de notre vie, et alors, par nos esclaves, nous pouvons nous créer une nouvelle Terre féerique. Considérons avec un profond sentiment de triomphe les dévastations, les tumultes de la Nature ; elle se fait ainsi acheter par nous, et elle paiera d'une lourde peine chaque violence. Vivons et mourons dans le sentiment exaltant de notre Liberté ; là jaillit le courant qui un jour la submergera et la maîtrisera ; baignons-nous y et délassons-nous y pour de nouveaux exploits. La rage du Monstre n'atteint point jusque-là ; une goutte de Liberté est suffisante pour paralyser à jamais la force des choses, et pour mettre à jamais une limite à ses dévastations.

Ils ont raison, disent plusieurs ; là, ou nulle part, se trouva le talisman. Nous nous trouvons au bord de la fontaine de Liberté et nous y regardons ; elle est le grand Miroir magique, où la Création tout entière se reflète, pure et claire ; les Formes et les Esprits délicats de toute nature s'y baignent : nous voyons là toutes les chambres grand'ouvertes. Qu'avons-nous besoin d'errer péniblement par le Monde trouble des choses visibles ? Un Monde plus pur gît précisément en nous, dans cette Fontaine. Là se déclôt le véritable sens de la grande et complète Scène aux mille couleurs ; et si, plein de ces images, nous retournons dans la Nature, tout nous est parfaitement connu, avec certitude nous distinguons chaque forme. Nous n'avons pas besoin de chercher longtemps ; une légère Comparaison, quelques traits sur le sable suffisent pour nous éclairer. Tout, de la sorte, est, pour nous, une grande Écriture, dont nous avons la clef, et rien ne se présente à nous qui soit inattendu, car la marche de la grande Horloge nous est d'ores et déjà connue. C'est nous uniquement qui jouissons à pleins sens de la Nature, parce qu'elle ne nous fait pas peur jusqu'à nous enlever l'usage de nos sens ; parce qu'aucun délire fiévreux ne nous oppresse, et qu'une conscience sereine nous rend calmes et confiants.

Ils n'ont *pas* raison, dit à ces derniers un Homme réfléchi. Comment ne peuvent-ils pas reconnaître dans la Nature la réelle empreinte de leur propre Moi ? Ce sont eux précisément qui se consomment en une furieuse hostilité contre la Pensée. Ils ne savent pas que leur soit-disante Nature est un Jeu de l'Esprit, une confuse Fantaisie de leur Rêve. Certainement, elle est pour eux un horrible Monstre, l'Ombre étrange et grotesque de leurs propres Passions. L'homme qui veille considère sans crainte ces produits de son Imagination sans frein ; car il sait qu'ils ne sont que les vains Spectres de sa faiblesse. Il se sent le maître du monde : son *Moi* plane victorieusement sur l'Abîme ; et à travers les Éternités il planera par delà cette Vicissitude sans fin. L'Harmonie est ce que son esprit s'efforce de promulguer, d'étendre. Il se mettra même indéfiniment de plus en plus en harmonie avec lui-même et avec sa Création ; et à chaque pas il constatera la toute-puissance d'un haut Ordre moral dans l'Univers, et ce qu'il y a de plus pur dans son *Moi* se dégagent en une clarté de plus en plus brillante. La signification du Monde est la Raison ; le Monde n'est là qu'à cause d'elle ; qu'il en vienne à servir d'arène à une Raison naissante qui se développe, et il deviendra un jour la divine Image de son Activité, le décor d'une Eglise ingénue. Jusque-là, que l'homme honore la Nature comme l'Emblème de son

---

<sup>4</sup> Réminiscence du mythe d'Hercule enchaînant Cerbère.

propre Esprit ; l'Emblème lui-même s'ennoblit, en même temps que l'Esprit, à un degré illimité. Que celui donc qui veut parvenir à la connaissance de la Nature exerce son sens moral, qu'il agisse et conçoive d'accord avec la noble Essence de son âme ; et, comme d'elle-même, la Nature s'ouvrira pour lui. L'Action morale est la grande et unique Expérience, où se résolvent les énigmes des plus diverses apparences. Quiconque le comprend, et, en un enchaînement rigoureux de pensées, peut l'exposer, est pour jamais le Maître de la Nature.

[À suivre]

# LA REVUE RHENANE RHEINISCHE BLÄTTER

## L'IDÉALISME ROMANTIQUE EN ALLEMAGNE

Une idylle de Novalis

Sophie était la troisième des filles. Sa petite tête bouclée paraissait flotter sur une taille de poupée ; ses yeux noirs, intenses, étonnaient par leur profondeur. Il ne faut évidemment pas voir cette figure à travers tout le travail d'idéalisation que lui ont fait subir plus tard Novalis et, après lui, certains biographes. Il se trouve dans le Journal du poète une esquisse rapide, écrite sous l'impression même, et qui est bien autrement vivante. Ce n'était encore qu'une enfant. Expansive jusqu'à la brusquerie, elle avait des accès de dissimulation profonde et restait des journées entières indifférente, froide comme glace. Avec un cœur compatissant elle possédait tout un arsenal de petites perfidies précoces. Elle était éprise de belles manières, soucieuse de l'opinion des autres ; elle ne pardonnait pas à son ami, d'avoir parlé de ses projets à ses parents, avant de s'être déclaré à elle. Pour le reste elle manquait d'égards à son père et adorait de fumer. Très observatrice elle étudiait son entourage et s'ignorait naïvement elle-même. – À Sophie enfin venait se suspendre toute une grappe de visages joufflus, garçons tapageurs et caracolant, petites filles minaudières, – et tout ce petit monde se trouvait sous la haute surveillance d'une institutrice française, Mlle Jeannette Danscours, la « *Ma chère* », à qui ses origines françaises et ses sympathies révolutionnaires avaient valu, un soir de punch, le sobriquet irrévérencieux de « *Mlle Sans-jupon* ». Les invités entraient et sortaient, et du matin au soir rires et chansons retentissaient dans la vieille allée de tilleuls aux ombrages parfumés.

Ces impressions, journallement renouvelées, pénétraient profondément, en ce printemps de l'année 1795, dans l'esprit de Novalis et s'y organisaient silencieusement. Précisément à son départ de Wittenberg il s'était trouvé dans un état d'extraordinaire réceptivité pour de telles influences. « *Ce sont les fiançailles de l'esprit,* » écrivait-il avant de venir à Tennstedt, « *un état encore libre de toute chaîne et cependant déjà déterminé par un libre choix. En moi tressaille un désir impatient d'hyménée, d'union et de postérité...* » Dans cet état de suggestibilité la moindre cause incidente agit avec un retentissement profond. Assurément il restait quelque chose de singulier dans le choix de cette liaison. On en pouvait attribuer une bonne part au tempérament même de Novalis. Les hommes se peignent, ou du moins s'expriment un peu dans le choix de la femme qu'ils aiment. À Frédéric Schlegel il fallait une femme mûre de corps et d'esprit, capable d'organiser avec une sollicitude quasi-maternelle sa vie un peu brouillonne, mais aussi disposée à se plier à tous ses caprices, à s'effacer devant ses instincts despotiques. C'est ce que fut pour lui Dorothee Veit. Au contraire une figure tout achevée, un caractère déjà formé et mûr, par leur précision même et leur « *actualité* », eussent au premier abord moins captivé Novalis. Déjà ses années académiques le montrent sentimental et voluptueux, mais par l'imagination plus encore que par les sens, et le grand charme de Sophie était précisément qu'elle occupait moins son cœur que son imagination, qu'elle ne suspendait pas ses facultés d'analyse ni ses habitudes de rêverie. Elle leur fournissait bien au contraire un thème inépuisable. « *Le beau mystère de la jeune fille,* » écrivait-il, « *qui la rend si indiciblement attrayante, est le pressentiment de la maternité, la prescience d'un monde qui sommeille en elle et doit éclore d'elle. Elle est le symbole le plus juste de l'avenir.* »

Le premier effet bienfaisant, semble-t-il, de cet amour fut d'exalter chez Novalis son activité professionnelle, lui proposant un but précis et donnant à ses aspirations une certaine unité. Jusqu'à trois fois, raconte le bailli Just, il recopiait le même acte, couvrant des pages entières de synonymes et de termes techniques, afin de se rompre au langage des affaires. Cependant quelques nuages inquiétants apparurent bientôt au ciel de ce bonheur idyllique. « *En général ta manière de t'amouracher de cette jeune fille me déplaît* », écrivait Erasme, le frère cadet de Novalis, son confident intime et compagnon d'université ; « *tu es trop tragique, mon ami, et même si tu songes au mariage tu devrais prendre les choses plus légèrement... Ce qui me déplaît dans ta lettre c'est l'esprit froidement résolu qui domine ; il témoigne d'une fixité de principes que je ne te souhaite pas pour l'instant.* »<sup>5</sup>

---

<sup>5</sup> *Nachlese*, p.74 et 75.

C'était, semble-t-il, moins encore un attachement réel qu'une « *vocation* » mystique pour l'amour qui s'affirmait chez le jeune fiancé, à la manière d'une idée-fixe passionnelle, exaltant et enfiévrant son imagination.

Bientôt en effet se dessinent des symptômes tout opposés d'inquiétude, de découragement, d'irrésolution. « *Je suis, dit-il, depuis quelque temps tourmenté par de tels accès, sans faiblesse nerveuse, ni hypocondrie, ni sollicitation apparente.* »<sup>6</sup> Sans cesse dans ses lettres reviennent les mots de « *tranquillité* » et « *d'inquiétude* » ... « *Une tranquillité durable n'est possible que si on élève l'âme au-dessus des coups du destin,* » écrit-il après une courte maladie de Sophie. Il presse vivement son père de consentir à ses fiançailles. « *Tu peux me rendre ma tranquillité, qui s'est depuis longtemps enfuie de mon cœur... Comme mes frères et sœurs se réjouiront, eux qui avec tant d'affection se sont dévoués à la tranquillité de ma vie.* » Le baron von Hardenberg avait fait quelques difficultés. Sophie von Kühn ne possédait ni titre ni fortune ; c'était un parti peu brillant, à tous égards. Cependant, respectueux de l'amour comme de la vocation qui s'affirmait chez ses enfants, il finit par consentir. Mais l'inquiétude persiste chez le jeune fiancé. « *La tranquillité avant tout,* » écrivait-il à son frère ; « *hélas si j'avais cette tranquillité, comme je serais heureux !* »

Ces indices n'avaient pas échappé au regard clairvoyant d'Erasmus. « *Depuis quelque temps j'observe dans tes lettres un certain malaise et un mécontentement de ta situation incertaine. Sans doute cela était dissimulé en sorte que tu semblais vouloir t'en cacher à toi-même ; mais un ami à qui depuis de longues années ton amour, ta confiance ont conféré le privilège de voir plus profondément dans les secrets de ton cœur, devait fatalement percer à jour ce mystère et découvrir je ne sais quoi d'anormal, là où un tiers n'eût peut-être rien cherché du tout... Dans ta dernière lettre, malgré l'affectation tout en surface, de fermeté et de calme, je ne vois que le découragement et l'inertie d'un esprit qui n'a pas assez confiance en lui-même pour triompher des obstacles qu'il rencontre sur son chemin... Une telle résignation n'est pas naturelle, elle doit t'être imposée par des souffrances, quelle qu'en soit la nature.* »<sup>7</sup>

De quels obstacles, de quelles souffrances s'agissait-il ? Sans doute l'âme capricieuse et enfantine de Sophie était pour quelque chose dans ces incertitudes. Novalis désespéra de produire une impression profonde et durable sur ce jeune cœur qui ne s'ouvrait que lentement à l'amour. Un instant il se crut même supplanté. De son côté, il semble avoir cherché et trouvé des consolations ailleurs, et mené de front plusieurs liaisons sentimentales, diversement nuancées. Une cause plus profonde de refroidissement aurait été,

<sup>6</sup> *Nachlese*, p.117.

<sup>7</sup> *Nachlese*, p.103-104.



d'après un récent biographe, la désillusion. On vivait librement au château de Grüningen, et la gâité y manquait souvent de tenue et de style. Les mœurs étaient du reste encore singulièrement grossières à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, parmi cette partie de la petite noblesse rurale qui ne s'était pas adonnée aux pratiques piétistes. On sait combien la « *belle âme* », dans le roman de Goethe, se sentait froissée de la grossièreté des propos qu'il lui fallait entendre dans son entourage. Pareillement le seigneur de Rockenthien ne paraissait guère difficile dans le choix de ses plaisanteries. « *Dans les archives de la famille Hardenberg* », observe à ce propos M. Heilborn, « *a été conservée une lettre du seigneur Roekenthien qui ne peut être publiée. Cette lettre, dont le texte se trouve illustré de dessins, est remplie des obscénités les plus ordurières. Or cette lettre est adressée à Novalis, celui qui, au su du seigneur de Rockenthien, brigait la main de sa fille adoptive !* » On comprend que Novalis ait pu écrire à son frère : « *Il ne faut pas te faire une idée-fixe de Grüningen... J'ai de l'affection pour ces gens, autant que pour toi et pour moi, mais ce sont des hommes et, après un si long séjour que le mien, le revers malpropre de la médaille ne t'échapperait pas.* »<sup>8</sup>

Et Sophie elle-même, quelle âme arriérée encore et inculte ! Son instruction semble avoir été complètement négligée. A peine savait-elle écrire, et avec quelle orthographe, dans quel style ! Pour s'en faire une idée, il faudrait lire ces pauvres petits billets, si insignifiants, si vides même de sentiment, qu'elle griffonnait à son fiancé, et sur lesquels elle dessinait des pattes d'oie. Voici comme elle notait, dans son calendrier, les événements de sa vie quotidienne – (encore est-il impossible à une traduction de rendre l'orthographe invraisemblable de ces quelques extraits) : « – 7. *Ce matin Hardenberg est reparti à cheval et il ne s'est rien passé d'autre.* – 8. *Aujourd'hui nous étions de nouveau seuls et il ne s'est encore rien passé d'autre.* – 9. *Aujourd'hui encore nous étions seuls et il ne s'est de nouveau rien passé...* » Et pourtant cette enfant si arriérée, exerçait sur ceux qui l'approchaient un charme irrésistible. Le père de Novalis, aussi bien que les deux frères cadets, Erasme et Charles, subirent cette séduction qui rayonnait de sa petite personne inconsciente. Lorsqu'une grave maladie l'obligera plus tard à se remettre entre les mains des chirurgiens d'Iéna, c'est dans l'intérieur si austère, si fermé de Weissenfels qu'elle ira passer le temps de sa convalescence, sur la demande expresse du vieux baron, qui déjà l'aimait tendrement comme une fille. Comment expliquer du reste le culte religieux dont Novalis entoura son souvenir, s'il avait été véritablement et complètement « *désabusé* » ?

---

<sup>8</sup> *Nachlese*, p.99.

Sans doute les souffrances cruelles que dut supporter cette enfant de quinze ans avec une angélique douceur et qui communiquèrent subitement à son âme une précoce maturité et surtout l'ombre solennelle de la mort qui planait sur cette fragile, sur cette gracieuse figure, ont mêlé à son souvenir une étrange et funèbre poésie. Cependant, c'est, croyons-nous, surtout dans les dispositions personnelles de Novalis, dans la qualité très particulière de son amour qu'il faut chercher, dès le début, l'explication des fluctuations sentimentales qu'il traversait. Une lecture attentive des quelques lettres échangées à ce sujet entre Novalis et son frère Erasme révèle que cette passion avait dès l'origine un caractère insolite, qu'il y entraient des préoccupations autres que la possession plus ou moins éloignée de l'objet aimé. Ainsi seulement peut s'interpréter la lettre bizarre où le jeune poète annonce ses fiançailles à son ancien compagnon d'université, Frédéric Schlegel : « *Mon étude favorite,* » écrivait-il, « *s'appelle au fond comme ma fiancée : Sophie est le nom de celle-ci. Philosophie est l'âme de ma vie, la clé de mon moi le plus intime. Depuis que j'ai fait la connaissance de la première, je suis tout-à-fait amalgamé avec l'étude de cette dernière... Je sens toujours plus les membres augustes d'un Tout merveilleux, dans lequel il faut me fondre, qui doit devenir la pleine substance de mon moi, et ne puis-je pas tout supporter, puisque j'aime d'un amour qui dépasse en ampleur les quelques coudées de sa forme terrestre et en durée la vibration de la fibre de vie ? Spinoza et Zinzendorf l'ont explorée, cette idée infinie de l'amour et ils ont senti la méthode de nous y préparer et de la réaliser pour nous, sur cette étamine terrestre.* »

On pourrait, à plus d'un égard, rapprocher encore cette lettre de celle où le jeune étudiant de Leipzig annonçait à son père sa soudaine vocation militaire. Si l'événement est différent, le ton est resté le même, ainsi que les dispositions profondes du caractère, qui s'y reflètent. Car ici encore, il s'agit moins d'un amour véritable, dans le sens habituel du mot, que d'une « *vocation* » mystique pour l'amour, d'une crise éducative du caractère. On y lit toujours la même aspiration nostalgique vers quelque chose d'indéfinissable, qui donnera un contenu éthique à l'existence, qui pénétrera et occupera l'être tout entier pour l'unifier, le discipliner et orienter ses activités. Comme alors il aurait voulu plier son esprit « *aux règles rigides d'un système* », à présent il sent « *les membres augustes d'un Tout merveilleux, dans lequel il lui faut se fondre, qui doit devenir la pleine substance de son moi* ». Cette exaltation morale du moi, en pénétrant de plus en plus dans les tissus profonds de la vie affective et instinctive, y produira un surmenage sentimental, d'un caractère tout-à-fait particulier, véritable désappropriation de l'instinct. Déjà dans les lettres qu'échangeait avec son frère le jeune fiancé, on voit poindre les premiers symptômes d'un pareil travail intérieur. « *Qu'importe la*

*perte imaginaire d'une Sophie, » écrit-il, « auprès des sensations d'une éternité. »* La lecture des mystiques et de Zinzendorf, déjà commencée à cette époque, renforçait encore ces dispositions natives. Pendant un court séjour, qu'il fit en 1796 à Weissenfels, dans la famille de son ami, Frédéric Schlegel fut désagréablement surpris de cette transformation morale. « *Dès le premier jour, »* raconte-t-il à Caroline Schlegel, « *Hardenberg m'a tellement exaspéré avec sa bigoterie piétiste – seine Herrnhuterei – que j'eusse préféré me remettre en route sur le champ. Et puis je n'ai pu m'empêcher de l'aimer de nouveau, en dépit de cette manie où il semble s'être plongé sans retour. ...* Quand je dis sa bigoterie piétiste, ce n'est que l'expression la plus courte pour l'esprit de chimère absolue – (absolute Schwärmerei.) »<sup>9</sup> Peut-être avait-il présent à l'esprit le souvenir de la lettre citée plus haut et de cette courte entrevue, lorsqu'en juillet de la même année il composait sa critique du *Woldemar* de Jacobi<sup>10</sup>, tant elle s'applique

<sup>9</sup> Cité par Haym. *Die romantische Schule*. 1870. p. 904.

<sup>10</sup> [Roman philosophique de Jacobi (1743-1819). On connaît le jugement de Madame de Staël à son sujet (*De l'Allemagne*, chap. XVII) : « Le roman de *Woldemar* est l'ouvrage du même philosophe Jacobi dont j'ai parlé dans le chapitre précédent. Cet ouvrage renferme des discussions philosophiques, dans lesquelles les systèmes de morale que professaient les écrivains français sont vivement attaqués, et la doctrine de Jacobi y est développée avec une admirable éloquence. Sous ce rapport, *Woldemar* est un très-beau livre ; mais, comme roman, je n'en aime ni la marche ni le but.

L'auteur qui, comme philosophe, rapporte toute la destinée humaine au sentiment, peint, ce me semble, dans son ouvrage, la sensibilité autrement qu'elle n'est en effet. Une délicatesse exagérée, ou plutôt une façon bizarre de concevoir le cœur humain, peut intéresser en théorie, mais non quand on la met en action, et qu'on en veut faire ainsi quelque chose de réel.

*Woldemar* ressent une amitié vive pour une personne qui ne veut pas l'épouser, quoiqu'elle partage son sentiment. Il se marie avec une femme qu'il n'aime pas, parce qu'il croit trouver en elle un caractère soumis et doux, qui convient au mariage. A peine l'a-t-il épousée, qu'il est au moment de se livrer à l'amour qu'il éprouve pour l'autre. Celle qui n'a pas voulu s'unir à lui l'aime toujours, mais elle est révoltée de l'idée qu'il puisse avoir de l'amour pour elle ; et cependant elle veut vivre auprès de lui, soigner ses enfants, traiter sa femme en sœur, et ne connaître les affections de la nature que par la sympathie de l'amitié. C'est ainsi qu'une pièce de Goethe, assez vantée, *Stella*, finit par la résolution que prennent deux femmes qui ont des liens sacrés avec le même homme, de vivre chez lui toutes deux en bonne intelligence. De telles inventions ne réussissent en Allemagne que parce qu'il y a souvent dans ce pays plus d'imagination que de sensibilité. Les âmes du Midi n'entendraient rien à cet héroïsme de sentiment : la passion est dévouée, mais jalouse ; et la prétendue délicatesse qui sacrifie l'amour à l'amitié, sans que le devoir le commande, n'est que de la froideur maniérée.

C'est un système tout factice que ces générosités aux dépens de l'amour. Il ne faut admettre ni tolérance, ni partage, dans un sentiment qui n'est sublime que parce qu'il est, comme la maternité, comme la tendresse filiale, exclusif et

bien à cette disposition morale. Quant à lui, Schlegel, il augure mal d'une philosophie qui procède d'un besoin du cœur plus que d'une recherche calme et désintéressée de la vérité. Cette confusion, entre les besoins affectifs et la pensée philosophique, ne peut être avantageuse ni pour la netteté de l'esprit, ni pour la sincérité du sentiment, ni en général pour la santé et l'équilibre de la vie intellectuelle. A Novalis, qui lui annonçait l'étrange « *amalgame* » qui dans sa pensée s'opérait entre « *Sophie et Philosophie* », il aurait pu prédire que ni l'une ni l'autre ne pouvaient gagner grand'chose à cette alliance, mais que chacune risquait d'y perdre tout et que « *celui qui demande à la philosophie de lui faire une Juliette en sera réduit tôt ou tard à cette héroïque formule du Roméo de Shakespeare :*

*Hang up, philosophy !  
Unless philosophy can make a Juliet. »*

Le jeune fiancé avait écrit, « *le bonheur a sa méthode* ». Mais quand on est jeune et amoureux est-il bien opportun de demander à Spinoza et à Zinzendorf le secret de cette méthode et n'est-ce pas déjà lui signe inquiétant que d'être amené à l'y chercher ?

É. SPENLÉ

Directeur du Centre d'Études Germanique  
à la Faculté des Lettres de Mayence

---

tout-puissant. On ne doit pas se mettre par son choix dans une situation où la morale et la sensibilité ne sont pas d'accord ; car ce qui est involontaire est si beau, qu'il est affreux d'être condamné à se commander toutes ses actions, et à vivre avec soi-même comme avec sa victime...

Ce n'est assurément ni par hypocrisie, ni par sécheresse d'âme, qu'un génie bon et vrai imaginé, dans le roman de *Woldemar*, des situations où chaque personnage immole le sentiment par le sentiment, et cherche avec soin une raison de ne pas aimer ce qu'il aime. Mais Jacobi, ayant éprouvé dès sa jeunesse un vif penchant pour tous les genres d'enthousiasme, a cherché dans les liens du cœur une mysticité romanesque très-ingénieusement exprimée, mais peu naturelle.

Il me semble que Jacobi entend moins bien l'amour que la religion, parce qu'il veut trop les confondre ; il n'est pas vrai que l'amour puisse, comme la religion, trouver tout son bonheur dans l'abnégation du bonheur même. On altère l'idée qu'on doit avoir de la vertu, quand on la fait consister dans une exaltation sans but, et dans des sacrifices sans nécessité. Tous les personnages du roman de Jacobi luttent sans cesse de générosité aux dépens de l'amour ; non-seulement cela n'arrive guère dans la vie, mais ce n'est pas même beau, quand la vertu ne l'exige pas ; car les sentiments forts et passionnés honorent la nature humaine, et la religion n'est si imposante que parce qu'elle peut triompher de tels sentiments. Aurait-il fallu que Dieu même daignât parler à notre cœur, s'il n'y avait trouvé que des affections débonnaires auxquelles il fût si facile de renoncer ? »]

# L'EUROPE ou la Chrétienté

---

*Prose prophétique et mystique<sup>11</sup>.*

Que le véritable observateur – Contemple tranquillement et sans préjugés – L'ère nouvelle qui bouleverse les États, – Est-ce que le révolutionnaire ne lui fait pas l'impression d'un Sisyphe ? – A peine a-t-il atteint le point d'équilibre – Que la lourde masse retombe déjà sur l'autre versant. – Jamais elle ne restera au sommet, – Si une force d'attraction venant du Ciel – N'y fixe pas ses oscillations. – Tous vos états sont trop faibles, – Si votre État est uniquement aiguillé vers cette Terre. – Mais rattachez-le par de nobles aspirations – Aux hauteurs du ciel, – Donnez-lui une destinée à remplir dans l'univers, – Et vous aurez en lui un ressort jamais las, – Et vous verrez vos efforts richement récompensés. – Je vous renvoie donc à l'Histoire : – Cherchez dans les trésors de son enchaînement – Des époques semblables, – Et apprenez à manier la baguette magique de l'Analogie.

Est-ce que la Révolution – Doit rester, avant tout, la Révolution Française, – De même que la Réforme fut, avant tout, luthérienne ? – Une seconde fois, le Protestantisme doit-il engendrer contre toute nature – Un gouvernement révolutionnaire ? Est-ce que simplement une loi morte – Doit faire place à une loi également morte ? – Est-ce que vous cherchez aussi le germe de corruption – Dans l'ancien état de choses, dans l'esprit du passé, – Et croyez-vous apporter une institution meilleure – Et un meilleur esprit ? – Ah ! si la lumière des lumières était en vous, – Vous renoncerez bien vite à cette folle prétention – De vouloir modeler l'Histoire et l'humanité – Sur vos arbitraires orientations – Est-ce que cette Histoire n'est pas spontanée et maîtresse d'elle-même, – Tout autant que digne d'être aimée – Et infiniment sûre de l'avenir ? – L'étudier, suivre son développement, – Se laisser instruire par ses leçons, – Marcher avec elle d'un pas égal, – Avoir

---

<sup>11</sup> Cet écrit date de 1799 et n'a jamais été traduit en français.

M. Louis Angé a rendu autant que possible le rythme de la phrase originale. C'est pourquoi des tirets et des majuscules scandent ce rythme sans tenir compte du sens comme si on avait affaire à des vers.

foi dans ses promesses et écouter ses conseils, – cela, personne n’y pense !

En France on a beaucoup fait pour la religion – En lui enlevant le droit de cité, – Pour ne lui laisser que le droit de participer au domicile commun, – Et cela, non pas en tant que personne morale unique, – Mais bien dans la diversité d’autant de personnes individuelles qu’elle a de membres innombrables. – Orpheline étrangère et sans éclat, – Il faut qu’elle reconquière les cœurs – Et se fasse partout aimer – Avant d’être à nouveau publiquement révérée – Et avant de pouvoir se mêler des choses temporelles, – Comme une conseillère amicale – Et une conciliatrice des esprits. – Historiquement remarquable – Reste la tentative de cette grande figure d’airain – Qui, sous le nom de Robespierre, – Cherchait dans la religion – La clef de voûte et le fondement de la République. – De même, la froideur avec laquelle a été accueillie – La théophilanthropie, – Ce mysticisme de la philosophie nouvelle ; – De même, les nouveaux succès des Jésuites, – Et enfin, par suite des événements politiques contemporains, – La prise de contact avec l’Orient<sup>12</sup>.

De l’ensemble des pays européens, – L’Allemagne mise à part, – On peut seulement prophétiser – Qu’une vie religieuse nouvelle et plus élevée – Va commencer à battre en eux – Et qu’elle primera bientôt tout autre intérêt temporel. – En Allemagne, au contraire, – On peut déjà avec une certitude complète – Montrer les symptômes d’un monde nouveau. – Lentement, mais sûrement, – L’Allemagne est en train de prendre la tête – Des autres pays européens. – Pendant que ceux-ci sont en proie à la guerre, – A la spéculation matérielle, à l’esprit de parti, – L’Allemagne s’applique activement – A atteindre un plus haut degré de civilisation, – Et dans la suite des temps – Cette avance doit lui donner une grande supériorité sur les autres. – Dans les sciences et dans les arts – On constate un puissant mouvement de fermentation. – Partout il se déploie infiniment d’esprit. – Des mines nouvelles et encore intactes sont mises en exploitation.

Jamais les sciences n’ont été en de meilleures mains – Et n’ont provoqué, au moins, de plus belles espérances, – Les choses sont examinées sous leurs faces les plus diverses ; – Il n’est rien qui ne soit analysé, jugé, sondé, – On s’occupe de tout à la fois. – Les écrivains sont plus originaux et plus grands. – Tous les vieux monuments de l’histoire, – Chaque art et chaque science trouvent des amis, – Sont l’objet d’un amour nouveau – Et, ainsi, fécondés. – Une variété de mérites sans pareille, – Une profondeur admirable, –

---

<sup>12</sup> L’expédition de Bonaparte en Égypte.

Un poli de forme étincelant, – De vastes connaissances – Et une imagination riche et vigoureuse – Se rencontrent de côté et d'autre – Et, souvent par une alliance hardie, – Chez un seul et même individu. – Un grandiose pressentiment de tout ce que la nature humaine – A de fantaisie créatrice, d'immensité, – D'infinie variété, d'originalité profonde et de souplesse – Se fait jour de toutes parts. – Au sortir des songes obscurs et de l'engourdissement de l'enfance, – Une partie de la nation essaie ses premières forces – Contre les serpents qui enlacent son berceau – Et qui veulent lui ôter l'usage de ses membres. – Dans tout cela il n'y a guère encore que des présages peu cohérents et peu décisifs, – Mais ils révèlent à l'œil averti – Une individualité qui prend pied partout – Une histoire et une humanité nouvelles, – Le suave embrassement d'une jeune Église toute émue – Et d'un dieu d'amour, – Et la tendre conception d'un nouveau Messie – Dans les mille membres de cette Église, – Simultanément. – Qui ne sent pas en lui la pudeur délicate – Et l'espoir du proche Noël ? – Le monde qui va naître sera fait à l'image de son père, – Nouvel âge d'or aux yeux sombres et infinis, – Époque fertile en prophètes, en miracles, en guérisons et en consolations, – Époque illuminée du feu de la vie éternelle, – Grande époque de réconciliation – Où le Sauveur habitant parmi les hommes comme un véritable génie, – Ne pouvant être perçu que par la foi et non par les yeux, – Mais se révélant aux croyants sous d'innombrables apparences, – Sera le pain et le vin dont ils se nourrissent, – La bien-aimée qu'ils embrassent, – L'air qu'ils respirent, – La parole et la musique qu'ils entendent, – Puis, devenu la Mort, – Avec une céleste volupté, – Au milieu des douleurs suprêmes de l'amour, – Pénétrera au plus profond de leur corps anéanti.

Maintenant nous en sommes arrivés assez loin – Pour pouvoir même jeter un sourire amical – A ces temps qui viennent de s'écouler et dont nous disions un mot tout à l'heure, – Et pour reconnaître même dans ces singulières extravagances – De merveilleuses cristallisations de la matière historique. – Avec reconnaissance – Nous serrons la main à ces savants et à ces philosophes, – Car il fallait que cet aveuglement eût lieu – Pour le plus grand profit de leurs descendants, – Et il fallait que fût instauré – Un examen scientifique des choses. – Plus séduisante et plus colorée – La poésie nous apparaît maintenant, – Comme une Inde enchanteresse – Auprès du Spitzberg froid et mort de cette raison de cabinet. – Pour que l'Inde puisse être si chaude et si magnifique au milieu du globe terrestre, – Il faut qu'un Océan froid et glacé et des brisants mortels, – Il faut qu'au lieu du ciel étoilé – Des nuages et une longue nuit – En rendent les deux pôles – Inhospitaliers. –

La profonde signification de la mécanique – Pesait sur ces anachorètes des déserts de l'intelligence ; – Ils étaient subjugués – Par le charme des premières connaissances ; – Le passé prenait sur eux sa revanche. – Dans une fureur de négation singulière, – Ils sacrifièrent au premier sentiment de leur puissance – Ce qu'il y a de plus sacré et de plus beau dans le monde. – Mais ils furent ensuite – Les premiers à reconnaître par le fait et à proclamer de nouveau – La sainteté de la nature, – Le caractère infini de l'art, – La nécessité de la science, – Le respect de la société – Et l'omniprésence de la véritable Histoire. – Et ce furent eux qui mirent fin – A un règne de fantômes encore plus exalté, plus absolu et plus terrible – Qu'eux-mêmes ne pouvaient le croire.

C'est seulement grâce à une connaissance plus exacte de la religion – Que l'on apprendra à mieux apprécier – Ces effrayantes productions de l'engourdissement de la religion ; – Ces songes et ces délires du saint organe, – Et c'est alors seulement qu'on appréciera mieux – L'importance de ce don. – Là où il n'y a pas de dieux règnent des fantômes, – Et la véritable époque, génératrice des fantômes européens, – Qui explique aussi assez clairement leur consistance, – C'est la période de transition – Entre la mythologie grecque et le christianisme. – Venez donc, vous aussi, philanthropes et encyclopédistes, – Dans le temple de la Paix recevoir le baiser fraternel, – Rejetez le voile de ténèbres – Et contemplez d'un amour enthousiaste – Les merveilles de la nature, de l'histoire et de l'humanité. – Je veux vous conduire à un frère qui vous parlera si bien – Que vos cœurs s'épanouiront, – Que vos chères illusions prendront un corps nouveau, – Et que maintenant vous comprendrez et reconnaîtrez – Ce que vous aviez en vue et ce qu'à coup sûr la grossière raison humaine – Était incapable de vous procurer.

Ce frère, – C'est le battement de cœur du temps nouveau – Qui l'annonce : – Qui l'a senti en lui ne doute pas de sa venue, – Et, fier de ce qu'il lui est donné d'en être le contemporain, – Il sort de la foule pour se joindre au nouveau cortège des disciples. – Ce frère vient de faire à la sainte un voile neuf – Qui révèle la souplesse de sa céleste structure, – Tout en la dissimulant plus chastement qu'un autre. – Le voile est pour la vierge – Ce que l'esprit est pour le corps, – Un organe indispensable, – Et ses plis sont comme les lettres de la douce nouvelle dont elle est l'annonciatrice ; – Le jeu de ses plis infinis est une musique secrète, – Car, pour la vierge, la parole est trop sèche et trop effrontée, – Et c'est seulement pour chanter que s'ouvrent ses lèvres. – Pour moi, je ne vois là que l'invitation solennelle – A une nouvelle assemblée de tous les chrétiens, – Que le puissant battement d'ailes d'un messager céleste



---

– Volant au-dessus de nous. – Voici les premières douleurs de l'enfantement ; – Que chacun se prépare à recevoir le fruit divin.

[À suivre]



## LES VILLES

DE

# THURINGE

**J**e venais de couler vingt-quatre heures dans une disposition à passer du plaisant au sévère, du léger au grave.

Le grave, c'est qu'après Lutzen, le corps de Gustave-Adolphe fut transporté à Weissenfels et embaumé en présence du duc Bernard de Saxe ; le grave, c'est que Weissenfels, avant la bataille de Rossbach, servit de quartier général au Grand Frédéric ; le grave, c'est qu'on montre une petite maison surmontée d'un N majuscule où Napoléon aurait passé la nuit après Leipzig (bien que cet N puisse être l'initiale du nom d'un ancien propriétaire appelé Nolle), le grave enfin, c'est que Novalis le poète, Müllner<sup>13</sup> le littérateur, Heydenreich le philosophe [1764-1801] ont glorifié la contrée.

Les philosophes comme les poètes aiment les sommités. Or une bonne partie de Weissenfels est adossée contre le rocher que le château surmonte. L'opulente résidence de la maison de Weissenfels offre des abords grandioses. Dans les caveaux de la chapelle où se réunit chaque dimanche la garnison, on conserve les dépouilles de la plupart des ducs de Weissenfels. Les sarcophages sont nombreux. J'en ai remarqué un dont le sacristain disait : « Le prince défunt couché là devait être un géant. »

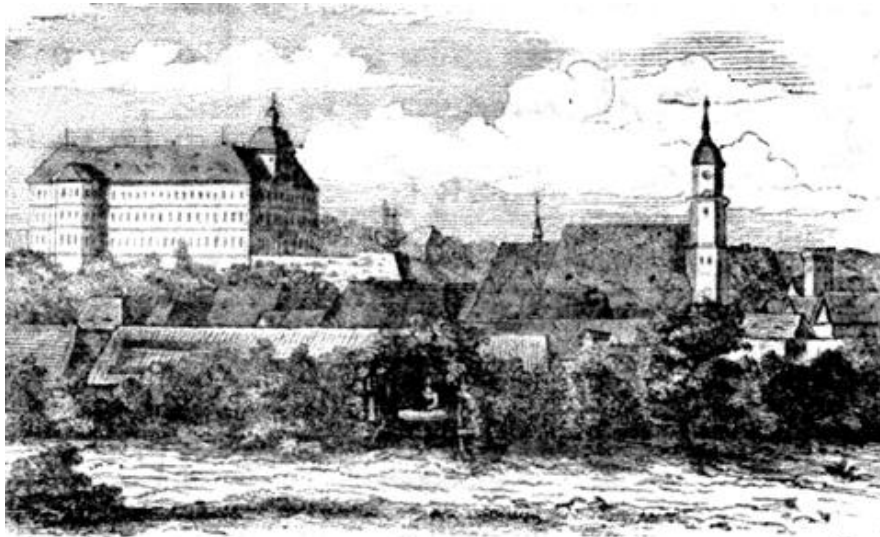
À sa couleur propre, Weissenfels ajoute certains traits d'Iéna, d'Erfurt, de Rudolstadt : vignes grimpantes aux murs de quelques maisons, pont sur la Saale, mouvement de la rivière, activité industrielle. Un embranchement du chemin de fer de la Thuringe qui va jusqu'à la jolie petite ville de Géra, facilite et multiplie les relations commerciales. J'arrivai à Weissenfels le jour où la société des tireurs célébrait son anniversaire. C'était en août, le mois des tirs

---

<sup>13</sup> [Adolf Müllner (1174-1829). Sa tombe se trouve face au buste de Novalis dans l'enclos de Weissenfels où repose le poète romantique allemand.]

à l'oiseau dans les villes, des kermesses dans les villages. Où que vous alliez alors, vous avez grande chance de rencontrer carrousels, théâtres en plein vent, musique, foule heureuse et souriante. Je ne suis pas bien sûr de n'avoir pas entendu à Weissenfels le *Chant de Seume*<sup>14</sup>, poème devenu presque aussi populaire que le charmant *Lied* national de la Thuringe. Seume, mort en 1810, était du village de Poserne, près Weissenfels. Une traduction libre ne peut rendre la vigueur et la délicatesse tour à tour de ces couplets :

« Où l'on chante, demeure en repos, sans craindre ce qu'on pense dans le pays. Où l'on chante, il n'y a pas de fraude ; les pervers n'ont pas de chants. – C'est en chantant que la mère consacre son enfant chéri à la vie, qu'elle l'offre souriante à l'aurore pour le bercer et l'endormir au murmure mystérieux des fleurs. – C'est en chantant que l'amour du jeune homme exprime ce que des paroles ne sauraient dire, et le cœur de son amie s'ouvre à un chant que nul poète ne pourrait écrire. – C'est en chantant les strophes composées par les sages, que les vieillards se tiennent devant leurs portes, sans craindre ni bonzes, ni visirs [sic] ; il suffit d'un chant, et les tyrans tremblent. – C'est en chantant que l'homme saisit le glaive, quand il s'agit de sa liberté et de ses droits, en chantant qu'il résiste, brave le fer et s'ensevelit dans sa propre valeur. – Que la coupe abrège les heures en nous versant le jus de la vigne au milieu des roses, que la sagesse assaisonne nos joies, et le chant fait du vin une divine ambrosie. – Les émotions qu'excite le chant dans l'âme rendent plus léger le poids du travail ; elles font puissamment lever le germe de la vertu. Malheur au pays où l'on ne chante plus ! »



**Château de Weissenfels.**

<sup>14</sup> [Johann Gottfried Seume, 1763-1810. Voyageur et poète, sa *Vie* a été publiée aux Belles-Lettres, en 2011.]

## NOVALIS 2008

## Réception de Novalis en France

**Volume 1 :** Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1<sup>er</sup> novembre 1900. **Volume 2 :** Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831. **Volume 3 :** Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895. **Volume 4 :** Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835. **Volume 5 :** « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857. **Volume 6 :** [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831. **Volume 7 :** Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849. **Volume 8 :** Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886. **Volume 9 :** [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832. **Volume 10 :** Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833. **Volume 11 :** Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847. **Volume 12 :** Anonyme, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831. **Volume 13 :** Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908. **Volume 14 :** Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903. **Volume 15 :** Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904. **Volume 16 :** Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836. **Volume 17 :** Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841. **Volume 18 :** Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828. **Volume 19 :** Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911. **Volume 20 :** Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844. **Volume 21 :** Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894. **Volume 22 :** Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893. **Volume 23 :** Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911. **Volume 24 :** Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907. **Volume 25 :** Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868. **Volume 26 :** Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905. **Volume 27 :** Henri Lichtenberger, « la religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.

---

## SOMMAIRE

### Documents littéraires et témoignages

- Maurice Pujol, « La vraie et la fausse révolution », *L'Étudiant français*, XXIV<sup>e</sup> année, numéro spécial, s.d.
- Thomas Carlyle, « Novalis », extrait de *Nouveaux essais choisis de critique et de moral*, Mercure de France, 1909.
- Émile Spenlé, « L'idéalisme romantique en Allemagne, Une Idylle de Novalis » (suite et fin), *Revue rhénane*, janvier 1925.
- Novalis, *L'Europe ou la Chrétienté*, traduit par Louis Angé, *La Nouvelle revue*, LXXIII, 1924.
- Édouard Humbert, « Weissenfels », in *Les Villes de Thuringe*, Paris, 1869.

### NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-12.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : [jm@moncelon.fr](mailto:jm@moncelon.fr)

Tous droits réservés

2006-2015